

## Chapitre 8

### *Quand Souffle la Tempête.*

*L'orage gronde et l'on entend  
La rumeur des batailles.*

Nous sommes au mois d'avril, vers la fin d'avril. Les remous de l'affaire Hintermaier semblent s'être estompés. Estompés est bien le mot. Car estompé ne signifie pas disparus. Si on ne les ressent plus, nul doute qu'ils sont là, tapis dans l'ombre, attendant une occasion favorable pour ré-agiter le microcosme politique de Charleston. La plantation a repris une vie ordonnée mais sans joie. La presse a beau cacher les mauvaises nouvelles, on sait bien que la campagne de McClellan en Virginie se poursuit. On sait que Richmond est menacée, mais les permissionnaires ne reviennent plus en famille. À part quelques officiers très supérieurs dont la « mission de permission » est de faire croire aux nouvelles que distille la presse, les permissionnaires repliés des lignes de front se retrouvent dans des dépôts de troisième ligne où ils commencent par faire des cures d'un sommeil bien mérité. Ensuite, encadré de près entre l'appel de Diane et l'appel du Coucher, ils pouvaient sortir en ville en groupes avec un caporal ou un anspessade<sup>1</sup> ancien comme chef de détachement. Que faire en ville sans trop d'argent à dépenser ? La plupart restaient donc entre eux dans les cantonnements des dépôts. On y a vu des gradés lettrés occuper leur temps à enseigner aux camarades à lire écrire et même compter de façon plus avancée que ce que leur avait appris la vie jusqu'à leur mobilisation. Je veux dire que nous avons vu revenir, après la guerre des hommes qui étaient partis jeunes et analphabètes revenir sachant lire, écrire et compter et poser des opérations d'arithmétique compliquées comme des divisions.

Hélas, d'autres ont contracté auprès des filles de joie des maladies que l'on a bien du mal à soigner et d'autres qui ont fini par les emporter dans la folie. Au fur et à mesure de l'avancée de la guerre, d'ailleurs, les filles à soldats sont devenues de plus en plus... vénéneuses, dirions-nous. Les pauvres pâtissaient comme tout le monde de l'état sanitaire déplorable des classes populaires éloignées des fermes où au moins l'eau des puits est saine, où l'on sait faire usage du savon et où la vie suit des règles plus strictes que celles des troupes confrontées à la mort quotidienne. Il faut avoir « fait la guerre » dans les conditions modernes pour comprendre que le « repos du guerrier » devient une nécessité mentale. La guerre moderne, on l'a vu lors de la campagne de la France en Italie et les batailles de ces dernières années, la guerre moderne donc, non seulement tue ou blesse les corps, mais encore blesse voire tue les âmes.

Tandis que les troupes de l'Union déployée à l'ouest mettent à profit leurs succès le long du Mississippi après leur victoire de début avril lors de la bataille de Shiloh, celles de l'est ont fort à faire devant les troupes confédérées. McClellan continue sa campagne sauvage mais il a affaire à forte partie. Robert Lee connaît le terrain et les gens qui y vivent ou y vivaient avant que le front ne s'approchât. Il a des généraux subordonnés de qualité et encore des moyens de combattre. Seulement, on ne peut continuer à se contenter de répondre aux attaques unionistes en bouchant des trous comme dans la coque d'un navire mangé aux taretts. À la fin du mois de mai de cette année 1862, le général Joseph Johnston monte une attaque contre les forces de McClellan au lieu-dit « Seven Pines » [les Sept Pins] que l'on a appelée « Fair Oaks » chez nous autres les Dixies. L'affaire commence le 31 mai.

Johnston, par ses éléments de reconnaissance a appris que deux forts groupements de forces unionistes semblent isolés sur la rive méridionale de la Rivière des Chickahominy. Il y voit la possibilité de porter un coup sévère aux troupes de McClellan et de remonter le moral

---

<sup>1</sup> Soldat de première classe.

des troupes confédérées. Mais il fait donner les deux assauts sur les deux éléments nordistes sans bien les coordonner entre eux. Seul le IV<sup>e</sup> Corps est sévèrement touché mais il n'est aussi isolé qu'il y paraît et McClellan lui fait envoyer des renforts. Johnston s'entête et lui aussi renforce son dispositif face à cette résistance imprévue. Mais les unionistes finissent par rétablir leurs lignes et le soir tombe sur un dispositif de face à face très dur. Grièvement blessé, Johnston est relevé de son commandement et remplacé par le général de division Gustavus W. Smith, à titre temporaire.

Le lendemain 1<sup>er</sup> juin, les confédérés reprennent l'offensive mais se heurtent à des défenses unionistes très bien ancrées. Le front se stabilise.

Pendant tous ces événements dont les nouvelles nous parviennent par la bande, Hélène approche de sa délivrance qui devrait intervenir fin juin ou début juillet. Elle est de plus en plus lasse, ce qui se comprend bien mais elle est en bon été général. Un soir de mi-juin, nous entendons grincer les planches de la véranda. Les chiens n'ont pas aboyé et apparemment personne n'a rien entendu arriver. Tertullien et Miarka ont dîné avec nous et sont sur le point de repartir. Mon ami porte ses deux revolvers, le Lefauchaux crosse en avant en avant de sa hanche gauche dans un fourreau de bois d'érable et son Colt sur sa hanche droite dans un fourreau de cuir épais et bouilli qui a été verni à la couche ce qui lui confère une rigidité remarquable.

- Tu devrais déposer le brevet, Tertullien » lui ai-je dit un jour.

- Sûrement, pas. Je ne doute pas que quelque voyou pense un jour à la même solution pour disposer d'un moyen de transporter son arme tout en l'ayant rapidement prête à tirer, mais pour le moment, je me réserve cette possibilité à moi tout seul. »

L'intérêt d'un étui rigide pour le Lefauchaux est de protéger les broches des cartouches lors du transport. En effet, même si on tombe avec l'arme, la rigidité du fourreau de bois protège les broches d'une percussion intempestive. Mais si Tertullien tient tant à son Lefauchaux, c'est qu'il est à simple et double action et qu'ainsi, d'une seule main, il peut empoigner son arme et tire très vite, même en visant, au besoin. Et bien que cette arme en calibre de douze millimètres soit moins puissante que les armes américaines de calibre analogue, la grosse balle poussée dans un canon assez long a une puissance d'arrêt conséquente qui sonne l'adversaire comme un coup de poing et permet éventuellement de finir de le mettre hors de combat. Même sans le tuer ce qui n'est pas forcément le but d'un honnête homme.

Mais pour le moment, le Lefauchaux est au bout du bras tendu de Tertullien et la voix d'André empreinte de sérénité monte dans la pénombre.

- Voyons, Tertullien, tu ne tirerais pas sur ton ami André ?

- Tu nous as fait peur. C'est très imprudent de venir ainsi sans prévenir. Es-tu seul ?

- Non. Il y a aussi Ann Miller, son frère, Barnard et...

- Et qui ?

- Toute l'escouade.

Pendant cet échange, je me suis porté à la fenêtre du salon qui donne sur la véranda et au-delà sur le jardin d'honneur. Et dans la pénombre de plus en plus sombre dans cette nuit qui tombe très vite comme dans toutes les régions d'assez basse latitude, je devine des mouvements, des sortes d'ondulation comme si les massifs de buis étaient soumis à une lente houle. Un engoulement lance son appel de nuit et tout mouvement s'arrête. Trois silhouettes tout de noir vêtues montent alors l'escalier d'honneur qui conduit de l'emplacement d'arrêt des voitures à la porte d'entrée qui ouvre sur la véranda.

Deux Indiens et un quarteron, respirant la santé et l'énergie montent les marches calmement, image de la puissance imperturbable.

Les jalousies de bois qui barrent la fenêtre tout en laissant passer l'air du soir me cachent la vue aussi vais-je sur la terrasse pour mieux jouir du spectacle. Les quatre chefs de

l'unité secrète sont devant Tertullien qui a rengainé son Lefauchaux. C'est le frère d'Ann qui parle.

- Nous sommes venus saluer M. Aldebert et le remercier de son hospitalité pendant toutes ces lunes. Il nous a permis de nous instruire et de nous entraîner. Nous sommes prêts et nous avons reçu notre première mission. Nous allons quitter ses terres pendant un certain temps en espérant que nous serons encore au complet lorsque nous reviendrons. Les quarante braves qui nous accompagnent m'ont chargé de le saluer. »

Aldebert s'est approché, bien sûr, et comme dans une scène de théâtre soigneusement préparée et répétée il avance dans la clarté du hall qui l'éclaire de dos. Il quitte le halo de lumière et rejoint les quatre chefs de la horde guerrière dans la nuit maintenant complète.

- Je reçois les remerciements de cette unité militaire avec reconnaissance, mais c'est moi, au nom de nous tous qui tenons à rester libres qui vous remercie de votre courage et de votre détermination. Dans la paix, nous avons toujours vécu côte à côte en nous respectant et sans nous combattre. Je vous souhaite de pouvoir recommencer à vivre dans nos traditions respectives et je continuerai à faire ce qui est en mon pouvoir pour que vous puissiez vivre selon votre vœu.

- Notre père et notre chef connaît la droiture de la parole des Toppenot. André est notre frère et votre fils. Nous resterons amis. Car les amis sont des frères que l'on se choisit. »

J'ai rarement entendu le frère d'Ann autant parler. Il se tait, serre la main d'Aldebert et se recule. Puis il se tourne vers Tertullien et lui donne l'accolade. Enfin il se tourne vers moi et me salue de la tête. Je lui rends son salut dans lequel j'ai senti une réserve confiante. À cause de son regard qui brille dans la nuit. Suit Ann, qui sans un mot serre la main d'Aldebert, puis donne l'accolade à Tertullien et enfin me serre la main. Et c'est au tour de Barnard de s'avancer. Il nous serre aussi les mains à Aldebert et à moi puis il donne l'accolade à Tertullien qui a décidément une place de choix dans l'estime des combattants de cette unité de choc. Alors, le frère d'Ann hulule comme une effraie. Le cri de reconnaissance des Chouans me va droit au cœur. Et les mouvements de houle reprennent dans le jardin, en une marée qui reflue vers les bois du sud-est et disparaît en quelques minutes. André, lui, est resté avec nous.

Je suis très ému de cet épisode inattendu. Et j'ai la gorge serrée à la pensée de tous ces braves qui vont entrer dans la fournaise des opérations de coups de main secrets. Il faut que je dissolve la boule dure de mon larynx.

- Vous n'avez pas eu l'air surpris, de l'arrivée de ces soldats », dis-je à Aldebert.

- Disons que je ne savais pas quand cela se produirait, mais je savais que c'était imminent.

- Et toi Tertullien, tu as été surpris puisque tu as pris ton arme. »

Alors mon ami prend son revolver, le dirige vers le jardin et en sort une cartouche. Il me la tend : elle est vide.

- Je n'ai pris aucun risque. Je savais que ce serait ce soir. Mais pour les soldats, il fallait une sorte de cérémonial.

- Et nous l'avons mis au point ensemble » continue Aldebert. « Comme il fallait un geste symbolique, nous avons choisi la poignée de main. C'est très français et par ailleurs cela plaît à ces indiens ; c'est à la fois viril et exotique. L'accolade leur est familière parce que cela fait longtemps qu'ils ont côtoyé les Espagnols à l'époque où ceux-ci étaient en Floride, des Espagnols qui pratiquaient l'*abrazo*. Comme le pratiquent encore de nos jours les Mexicains.

- En somme, je suis le seul à ne pas avoir été mis dans la confidence. » Je dis cela d'un air faussement fâché mais je souris aussitôt pour éviter de troubler Tertullien et mon beau-père.

André prend congé de la famille. Il lui faut maintenant rattraper ses camarades de guerre en leur lieu de rassemblement avant de partir en opération.

Nous voici désormais partie prenante à part entière dans la foule des familles dont un membre voire plusieurs va risquer sa vie tous les jours pour défendre la Confédération. Et dans le cas d'André il lui sera fort difficile de nous envoyer des nouvelles. Si le cours de ses missions le conduit à revenir à la base de la petite île de la rivière « *Wappoo Creek* » nous aurons des chances de voir de temps en temps.

La visite de ces braves est passée inaperçue des ouvriers de la plantation, sauf de Moïse qui a remarqué une agitation des chiens aussitôt calmée lorsqu'ils eurent reconnu un familier. Moïse ne pouvait pas savoir qu'il s'agissait d'André. Le lendemain matin, avant d'ouvrir l'école, Moïse m'a abordé et m'a demandé franchement qui étaient les quatre hommes qui nous avaient rendu visite subrepticement.

- Il s'agissait d'une unité secrète dont les chefs sont des connaissances proches et que nous avons aidés à monter leur groupement tactique. Nous avons dissimulé leur présence sur nos terres pendant l'instruction et l'entraînement de leurs soldats d'élite. Nous ne savons pas exactement quelles seront leurs missions. Seules quelques autorités militaires le savent.

- Bon, nous sommes donc dans le secret d'État. Alors nous garderons cela pour nous. Mais si j'ai pu voir d'autres peuvent aussi avoir vu.

- Il ne peut s'agir que des gens de la plantation et crois-moi, beaucoup ont eu l'occasion au cours des derniers mois de deviner certaines choses. Mais tout le monde est resté discret. Les employés les plus anciens de la plantation ont même je pense reconnu certains des membres de cette unité mais ils n'en ont jamais parlé. Ce sont des sages.

- Personne ne m'a rien dit et pourtant moi aussi je suis un affranchi.

- Tu es sans doute encore étudié de très près. Je suis sûr que tout ira mieux lorsque les fidèles de notre plantation auront acquis la certitude que tu n'es pas un « *Scalawag* ».

- Qu'est-ce que c'est ?

- C'est pour les confédérés ce que sont les copperheads pour les yankees. Les copperheads

- Ce sont des serpents...

- Écoute au lieu de me couper la parole. Les yankees nomment copperheads les citoyens de l'union qui sont favorables aux confédérés. Les scalawags sont les gens qui trahissent la confédération en soutenant secrètement les yankees. Le mot vient du gaélique d'Écosse, une langue qu'on appelle aussi l'érse. Et en Angleterre, ce mot désigne maintenant des vagabonds et des miséreux en référence aux habitants de la ville écossaise de Scalloway qui ont connu une grande misère il y a une centaine d'années. Les Anglais qui sont prompts à dénigrer tout ce qui n'est pas anglais ont forgé ce mot pour railler leurs pauvres et leurs mendiants. Ici, les scalawags sont méprisés parce que présumés prêts à n'importe quelles bassesses pour obtenir des faveurs des yankees.

- C'est idiot. Ils se désignent eux-mêmes comme des défaitistes.

- Certains sont sournois et attendent leur heure qui ne viendra qu'en cas de défaite de la Confédération. Mais nous verrons bien comment tournent les événements et nous agirons selon la morale et la vertu. En gardant le sens de l'honneur. Donc, les gens de la plantation qui se sentent solidaires et proches des Toppenot se méfient des nouveaux venus. C'est toujours partout la même chose.

Lorsque nous nous retrouvons seuls Hélène et moi, je lui rapporte la conversation que j'ai eue avec Moïse. Elle n'est pas du tout inquiète au sujet de la fidélité de notre nouvel employé envers la famille et les gens de la plantation. Il a vraiment pris à cœur son rôle d'instituteur.

L'unité secrète partie en opérations, Tertullien et Miarka sont à nouveau présents en permanence dans leur maison du « hameau de la Reine » comme nous avons baptisé l'ancien

quartier des esclaves. La plantation vit au rythme de la saison qui s'avance. Les récoltes mûrissent lentement et la vie s'écoule au même tempo.

L'oisiveté étant la mère du vice, nous avons repris notre activité de renseignement d'ambiance au profit du gouvernement impérial français. L'Empereur est fort pressé à son opération au Mexique. Le Général de Laurencez est arrivé à la fin de la première décade de mars au Mexique avec un corps expéditionnaire de plus de quatre mille hommes dont un fort contingent de légionnaires. Ces soldats sont des étrangers qui se sont engagés au service de la France. On n'est plus au temps où les Rois louaient des régiments étrangers constitués. Là il s'agit de régiments encadrés par des officiers français mais dont les soldats, les caporaux et les bas-officiers<sup>2</sup> sont tous étrangers. Ce sont des mercenaires, si l'on veut, mais on ne leur demande que de vouloir faire la guerre. Beaucoup sont des vétérans d'autres armées qui ont rejoint les rangs français à la suite de défaites de leurs pays. Non dans des guerres contre la France mais dans des guerres qu'ont perdues leurs pays.

Le but de l'expédition de Laurencez est de forcer le gouvernement du général Benito Juarez à payer à notre pays les sommes que lui doit le Mexique. Mais en arrière-plan, tout le monde sait sans le dire que Napoléon le Neveu tient à offrir un trône à son cousin Maximilien d'Autriche. Il aurait ainsi au Mexique un régime politique allié pour faire face à l'expansionnisme supposé de Washington. Washington qui pour le moment est fort occupée avec la Confédération des États d'Amérique.

La bataille de « Fair Oaks » est une bataille pour rien. Elle n'a apporté d'avantage à personne mais elle a coûté fort cher en pertes humaines. Des deux côtés. Jusqu'à présent, c'est la plus grande bataille du front de l'est en ce qui concerne les moyens engagés, c'est aussi celle qui nous a pris le plus de vies de braves garçons et en a estropié le plus grand nombre. Elle marque le début du ralentissement de l'offensive des yankees qui se termine à la fin du mois de juin par un accrochage qui dure sept jours.

Le remplacement de Johnston par Smith au commandement de l'Armée de Virginie ne pouvait durer. Il fallait un général plus expérimenté pour une grande unité de cette importance. « Unca Jeff » décide donc de confier le commandement de l'Armée de Virginie à Robert Lee. Lee qui il a un peu plus d'un an était colonel sur le point de prendre sa retraite lorsqu'il a refusé de s'engager contre sa Virginie natale du côté des Yankees se voit donc promu général de corps d'armée avec sur les épaules l'écrasante responsabilité de contrer McClellan. Lee a montré jusqu'à présent sa remarquable compétence, son calme comparable à celui des meilleurs généraux britanniques – sans la consommation de whisky – et je suis rassuré du choix du Président. C'est Lee qui a fait arrêter la bataille de Fair Oaks parce que Smith voulait tenter de rompre le front yankee. Cela aurait fait tuer inutilement beaucoup de nos soldats parce qu'en fait il fallait des deux côtés rétablir un dispositif disloqué par des combats acharnés. L'Armée de Virginie est rebaptisée North Virginia Army. Je ne vais pas retracer ici les combats de cette semaine des batailles décisives : le 25 juin, bataille d'Oak Grove, le 26 juin bataille de Beaver Dam Creek, le 27 juin bataille de Gaines' Mill, le 30 juin, bataille de Glendale pour finir le 1<sup>er</sup> juillet par celle de Malvern Hill.

Ce qui m'intéresse, c'est surtout le déchaînement de la presse contre Robert Lee dès sa nomination. Parce qu'il a fait cesser cet engagement devenu inutile, les journalistes qu'on ne voit jamais derrière une crosse de fusil ont osé le traiter de couard, de « Lee-le-repli » - pour faire écho à la campagne de Virginie occidentale durant laquelle Lee n'avait pas jugé bon de passer à l'offensive après avoir accroché avec l'ennemi. Et autres amabilités. Mais le vieux soldat est d'une trempe suffisante pour ne pas s'émouvoir outre mesure. Il sait toutefois qu'il doit reformer son dispositif plus vite que McClellan pourra reconstituer le sien. Lee remet rapidement les troupes en ordre de bataille mais commence par organiser la défensive

---

<sup>2</sup> Autrefois le « corps des sous-officiers » se nommait le « corps des bas-officiers ». Sans connotation péjorative.

de Richmond. Cela prend un peu de temps mais s'avère être une mesure indispensable. Rapidement, tout le monde se rend compte de ce que Robert Lee ne tient pas à faire face à un siège mais que l'organisation de lignes défensives répond à une autre tactique. Cela lui permet de faire défendre la ville efficacement tout en ne mobilisant que le minimum de troupes, le gros servant à son offensive contre le flanc droit de McClellan.

En utilisant des unités de reconnaissance analogues à nos pelotons de hussards et de cheval-légers, il détermine le contour du dispositif yankee et ses points faibles. Jeb Stuart qui commande cette brigade de reconnaissance revient même avec... plus de cent-soixante prisonniers. Je dois dire que ce n'est pas d'habitude le rôle des unités de reconnaissance qui en principe rompent le contact dès qu'elles ont repéré l'ennemi. Mais nous vivons une époque moderne dans un pays... moderne. Quand Lee est sûr de son affaire, il donne sa mission à « Stonewall », Jonathan Jackson, qu'il a fait venir depuis la vallée de la Shenandoah. « Stonewall » doit prendre McClellan de flanc pendant que trois divisions venant de Richmond le prennent de front. S'organisant pour faire face aux unités de Richmond, McClellan se fait surprendre par Jackson, le flanc dégarni et non protégé. Tout aurait dû bien se passer mais en fait les troupes de Lee étaient mal coordonnées aux échelons subalternes. « Stonewall » s'est montré assez « crapoteux », comme on dit à Saint Cyr, tout au long de cette semaine. D'une manière générale, les généraux subordonnés à Lee ont mal exécuté ses ordres pourtant nets et clairs. Les soldats se sont bien battus mais cette semaine a coûté beaucoup plus de pertes qu'elle l'aurait dû. Le 1<sup>er</sup> juillet, au matin de la dernière journée de combats, m'a raconté sergent-major secrétaire du P.C. de Lee, le Généralissime était d'une humeur massacrant tant ses officiers avaient montré d'incompétence et fait preuve d'à-peu-près dans leur commandement. C'est un miracle que cette semaine ne se soit pas terminée sur un désastre catastrophique. McClellan, sans doute impressionné de se trouver face à Lee s'est replié, laissant le terrain à nos troupes, surprises de leur succès final. Et pourtant, à Malvern Hill, les forces de McClellan tenaient une position quasi imprenable, elles ont éreinté les troupes confédérées et alors que leurs généraux se préparaient à la charge finale, McClellan a donné l'ordre de repli.

Déjà le 26 juin à Mechanicsville, à une dizaine de kilomètres au nord-est de Richmond, une bataille a tourné au massacre. Le général Hill a perdu près de mille cinq cents soldats tués ou blessés par les yankees lesquels, eux n'ont perdu « que » cent-soixante combattants. Lors de ce combat, les trois divisions de Jackson n'étaient qu'à quelques kilomètres au nord, mais « Stonewall » n'a rien fait pour aider le général Hill.

De son côté, McClellan avait bien proclamé avoir remporté une « victoire totale », mais il a pourtant refusé de prendre l'offensive. Il aurait appris l'arrivée imminente de Jackson sur le flanc de Porter, à qui il a ordonné de se replier de six kilomètres pour gagner une position plus fortifiée derrière le marécage de *Boatswain's Swamp* près de *Gaines' Mill*. Il aurait aussi craint que son axe de ravitaillement fût menacé par la progression de nos troupes et a pris en conséquence la décision de faire transférer son camp sur la James River, au sud de la péninsule. De ce fait il a dû à renoncer à son plan originel qui était de pilonner et prendre Richmond. À partir de ce moment, McClellan ne s'est battu que pour couvrir sa retraite et la défaite tactique de nos troupes à Mechanicsville s'est trouvée être une victoire stratégique en ce sens que les Confédérés ont repris le dessus au plan de leur confiance en eux-mêmes.

Quoiqu'il en soit Lee stoppe donc les yankees avant leur entrée dans Richmond. Et McClellan fait retraite tactique vers Washington. Manifestement, Washington ne peut en rester là avec McClellan. Il n'a déjà plus le titre de Commandant en Chef, mais il continue ses désastres dus à une pusillanimité excessive. La nouvelle nous parvient le 12 juillet : Le 11 juillet 1862, le Général de Division Henry Halleck a été nommé général en chef de l'armée de l'Union. Les choses vont changer. Moi, ce qui m'intéresse surtout, c'est ce que va devenir Pinkerton.

Mais l'année 1862 se poursuit avec cette guerre qui pourrit la vie de tout le monde, apportant des victoires et des défaites, des demi-victoires et des demi-défaites. Après les mésaventures du mois de juin, le mois de juillet est une période de reconstruction.

Et pour Hélène qui ne sent toujours pas les premiers signes de sa délivrance, c'est une période de « finitions », comme je le lui dis pour la rassurer. C'est le quatre juillet, Independence Day à l'époque d'avant la sécession, que notre premier-né décide enfin de venir se rendre compte de l'état du monde. Un garçon. Il se nomme Pierre-Hubert, comme son papa et son grand-père paternel – qu'il ne connaîtra jamais mais qui doit être heureux, là où il est, de voir que la tradition perdure –, Aldebert comme son grand-père maternel. Pierre-Hubert, Aldebert de Berdeilhe est déclaré par télégraphe au consulat de Savannah où il obtient la nationalité française. Il est aussi déclaré à la Paroisse de Charleston dont nous dépendons et obtient ainsi la nationalité... confédérée. Puisqu'il faut bien la qualifier. La lettre passeport émise par le consulat de Savannah porte néanmoins le sceau impérial de l'Ambassade de France à Washington et il s'agit d'un addendum à mon passeport diplomatique. Ces mesures siéent tout à fait aux Toppenot et pour faire bonne mesure nous faisons baptiser l'enfant non seulement à l'église méthodiste mais aussi à la paroisse catholique irlandaise où nous sommes fort bien vus en raison de notre action pour les blessés de guerre d'origine irlandaise.

La naissance s'est fort bien passée. Par précaution, nous avons convié un médecin ami de Maître Kahana et de Pierre. Ce médecin juif est très au fait de cette science qu'on nomme l'obstétrique et qui permet souvent de rattraper des fausses manœuvres de sages-femmes pas toujours compétentes. À ma demande, il est présent lorsque la Bonne Lucie entre en œuvre. La brave femme ne se formalise pas de sa présence et le docteur Levy se garde bien de lui donner des ordres. Il a remarqué la propreté extrême de la bassine et des linges, la quantité d'eau chaude bien claire et le savon préparé par la pharmacie de Pierre. La « Doudou » apparaît non pas dans ses vêtements traditionnels mais dans une robe blanche sans fanfreluches et avec des gants de fin coton blanc immaculés. Elle porte une charlotte blanche qui cache ses cheveux. Il n'est pas de mise en France que le père se mêle du travail de la sage-femme, mais ici nous sommes en Amérique. Nous sommes donc deux hommes, le docteur et moi-même pour assister à la naissance. Je suis fort surpris de découvrir comment Lucie s'y prend avec sa voix calme et rassurante pour expliquer des choses dont on ne parle jamais en France. Elle explique à Hélène comment respirer pour ne pas trop souffrir et lui explique que comme elle verra arriver le bébé, c'est elle qui dira à Hélène comment et quand forcer pour l'aider à sortir.

L'affaire se passe assez rapidement. Le médecin n'a rien eu à faire. Le bébé n'étant pas très gros et se présentant bien par la tête la naissance a été d'autant moins difficile. Lucie a lavé le bébé, a coupé et noué le cordon et posé notre fils sur la poitrine d'Hélène. Qui a pris son enfant dans les bras. Notre enfant. J'ai embrassé ma douce épouse et Lucie m'a dit :

- Petit Garçon, maintenant que vous savez ce qu'endurent les mères, allez donc dire des bonnes nouvelles à la famille. Dans quelques minutes, je reviens vous chercher pour que vous ameniez la famille admirer « cet bel ti-moune ». Le premier est un garçon. Si après vous avez la fille, vous serez la Reine et le Roi.

Pierre-Hubert junior est dûment admiré et entre dans la vie. La montée de lait se faisant, Hélène décide de le nourrir elle-même. « Tant pis si je choque la société en ne prenant pas de nourrice.

- Je préfère aussi cette solution. Si tu as assez de lait.

- Pourquoi n'en aurais-je pas assez ? Et en cas de besoin, nous pourrions voir avec du lait d'ânesse. Cela lui apprendra à ruer comme un ânon. Il m'a déjà assez donné de coups de pieds quand il se faisait attendre. Cela lui apprendra à ruer comme un ânon. »

Ce mois de juillet est donc occupé par les premières semaines de vie du premier petit-fils des Toppenot. Nous lui faisons une vie aussi douillette que possible dans les

circonstances actuelles. Je ne quitte la plantation que pour me rendre en ville à la pharmacie. Hélène s'est relevée rapidement. Elle allaite sans difficulté et le bébé prend peu à peu du poids. Il s'éveille au monde, tend les mains prend nos doigts et un jour Hélène me dit :

- Regarde, il m'a souri. »

Et c'est vrai. Le bébé sourit à l'entour. On dirait qu'il a découvert une nouvelle sensation. Et nous avons de la chance. Nous ne manquons pas de savon pour le tenir propre et lui éviter nombre de maladies qui coûtent la vie à tant de nourrissons.

Une nuit, le télégraphe sonne et le transmetteur vient nous annoncer la visite imminente d'André qui vient voir son neveu. Il a amené Ann qui vient voir le « papoose ». Ce n'est pas un mot de sa tribu, mais il aime bien de temps en temps « jouer les blancs qui parlent "indien" ». Cela nous permet d'avoir des nouvelles. L'unité secrète a connue deux morts lors d'une opération de nuit. André ne nous dit pas laquelle, mais en fait il s'agit d'une opération sur une voie ferrée. Les deux morts sont dues l'une à une morsure de serpent corail dans la mangrove près d'un pont, l'autre à une congestion de noyade<sup>3</sup>.

Sinon les deux guerriers semblent en bonne forme. Barnard et le frère d'Ann vont bien aussi, nous ont dit les deux visiteurs. Qui sont repartis comme des ombres dans la nuit.

Notre bébé va sur ses deux mois quand la tempête recommence. C'est la fin de l'été et les yankees se sont repris. Ils reviennent à Manassas Junction, sans doute pour effacer l'aigreur de l'année dernière. Cela dure deux jours, les 29 et 30 août. Lee et ses deux généraux fétiches Jackson et Longstreet étrillent les troupes adverses et les repoussent vers Washington. Mais cette fois-ci Lee exploite son avantage et entre au Maryland avec une force de cinquante-mille hommes. Seulement les yankees ne se laissent pas faire : du 16 au 18 septembre se déroule la bataille de Sharpsburg qui nous coûte presque treize-mille tués ou blessés et en coûte douze-mille aux nordistes. Lee se trouve obligé de revenir en Virginie.

Tout a commencé à la surprise de la société bourgeoise et d'affaires de Charleston qui se croyait tranquille pour les fêtes de fin d'année. On y pensait que la « victoire de Mechanicsville » avait dissuadé les yankees une bonne fois pour toutes de s'en prendre aux troupes de Robert Lee. Car maintenant le vieux général est redevenu la coqueluche de ces dames et les maris, s'ils n'en pensent pas moins, ne manifestent plus la moindre acrimonie envers lui. En public, au moins.

Le 13 décembre l'armée du Potomac reprend donc l'offensive vers Richmond. Si les Charlestonniens sont surpris, donc, nous ne le sommes pas, à la plantation. Nous ne savions pas quand cela aurait lieu, mais nous savions que cela arriverait. Plusieurs fois au cours des semaines précédentes, je suis allé à l'état-major de Charleston pour y régler des questions d'approvisionnement des troupes en denrées alimentaires. J'y ai carrément mes entrées. On m'y connaît et la « strass <sup>4</sup> » me fait confiance. Sans entrer plus que nécessaire dans les détails, l'*executive officer* de l'Amiral Smith m'a dit que la recherche de renseignement en cours portait essentiellement sur l'avancée des préparatifs d'offensive yankee. On savait que selon toute vraisemblance, l'axe d'effort passerait par Fredericksburg. Cette ville de Virginie se situe sur le bord de la rivière Rappahanock dont elle contrôle un pont important. Robert Lee a fait renforcer les défenses de la ville en faisant aménager le terrain tout en traçant des axes de sortie pour éventuellement pouvoir lancer des exploitations par la cavalerie des tirs d'artillerie qui devaient en toute logique s'avérer dévastateurs pour les assaillants. Qu'est-il passé par la tête de Burnside ? En tout état de cause, il a décidé de forcer le dispositif de Lee.

---

<sup>3</sup> Une hydrocution, pour parler comme de nos jours.

<sup>4</sup> En anglais « *The Brass* » [le laiton] par référence à la couleur des galons et étoiles. En France « la Strass » ce sont à Saint-Cyr les autorités de l'instruction militaire et de l'instruction générale. Ce vocabulaire a marqué Pierre-Hubert.



D'après ce que m'a raconté Smith depuis, le 11 décembre Burnside a fait installer deux zones de franchissement sur la Rappahanock. Immédiatement Lee a compris que le moment était arrivé. Le premier point de franchissement était constitué de trois ponts de bateaux juste en face de Fredericksburg. Mais les sonnettes disposées à intervalle réguliers sur la rive méridionale de la rivière ont détecté le lancement de trois autres ponts destinés à constituer une deuxième voie d'accès vers la ville, et ceci à trois kilomètres en aval de celle de Fredericksburg. La bataille allait commencer, et pour en persuader tout le monde, Lee a fait harceler les sapeurs yankees par une brigade mobile d'infanterie installée en tranchées avancées tirant sur le glacis qui protège les aménagements lourds de la défense de la ville.



*Lee et « Stonewall » Jackson en inspection de zone.  
Fredericksburg, octobre 1862.*

En octobre, ce qui devait arriver était arrivé et Lincoln exaspéré par l'excessive prudence de McClellan l'avait relevé de son commandement. Il l'avait remplacé à la tête de l'Armée du Potomac par Ambrose E. Burnside. Cette disposition nous avait inquiétés et Lee en avait tenu compte, lui aussi. Comme il tenait à éviter les batailles majeures en hiver, il avait fait installer ces défenses redoutables qui devaient protéger Richmond, en sacrifiant éventuellement momentanément Fredericksburg.



*Réunion d'état-major chez le Général Lee  
La carte de Fredericksburg, octobre 1862.*

Cette dernière disposition, il ne l'avait pas exprimée, mais comme il me l'a raconté après la guerre :

- Je ne pouvais pas me permettre de "brûler mes cartouches" pour défendre la ville, si je voulais encore en avoir encore pour défendre Richmond. Je préférais laisser entrer Burnside, le matraquer une fois qu'il serait sûr de sa victoire et le reconduire avec le maximum de pertes vers le nord du Potomac.

Burnside avait massé plus de cent-mille hommes autour de Falmouth, de l'autre côté de la Rappahannock, en face de Fredericksburg. Je ne pensais pas qu'il eût le temps de s'installer aussi vite qu'il l'a fait. J'ai demandé à mon regretté « Stonewall » de venir renforcer Longstreet mais, en fait, mi-novembre Burnside était prêt à lancer son assaut. J'ai été très inquiet pendant quelques heures parce que je voyais venir l'attaque avant que Jackson eut rejoint Longstreet. Mais, et c'est là que je ne remercierai jamais assez les « indiens » d'André Toppenot. Pendant deux mois ils ont entravé les mouvements des deux corps d'armée de Burnside et lorsque, malgré tout, les yankees furent arrivés à Falmouth, l'unité secrète a varié ses objectifs et s'est attaquée aux ponts et voies ferrées qui devaient permettre d'acheminer les ponts de bateaux. Grâce à eux, les ponts sont arrivés avec une semaine de retard et mon pauvre « Stonewall » a pu rejoindre Longstreet. À eux deux, avec soixante-quinze-mille hommes, ils ont couvert les hauteurs méridionales de la Rappahannock. Avec un tel dispositif, j'étais sûr de mon affaire ; nous allions connaître un répit des quelques semaines, peut-être jusqu'au printemps. Toutefois, j'ai pris des mesures d'évacuation de la ville avec des exercices pour m'assurer de ce que toutes les familles à évacuer seraient en mesure de partir.

Dans de nombreuses familles, il ne restait plus que les femmes, les enfants les vieillards. Les seuls mâles encore présents étaient les esclaves. On manquait de chevaux et de mules, de chariots, mais il restait encore des bœufs de travail. Et je dois vous dire, Baron, combien j'ai été touché par la fidélité des esclaves de bien des familles. De tous ceux des familles qui traitaient bien leurs gens. Cela m'a donné un réconfort profond mais aussi m'a encore davantage ancré dans mon idée qu'une fois la Confédération sortie survivante de cette guerre, je militerais auprès de Jeff Davis pour l'émancipation sans condition de tous les esclaves.

Pourtant, nous n'en étions pas encore là. Il me fallait prévoir une évacuation des habitants, puis leur retour dans les plus brefs délais.



*Exode de Fredericksburg,  
12 décembre 1862*

J'ai eu raison de me tenir à ces plans parce que Burnside n'était pas au niveau pour commander une telle armée de l'Union et s'est lancé dans une offensive vouée à l'échec. Peut-être pour prendre le contre-pied de la prudence de McClellan, il a fait donner l'assaut, tombant dans le piège que nous lui avions tendu.



*Fredericksburg, les fantassins des tranchées du glacis en pause avant l'exercice  
Début novembre 1862*

Les combats ont été féroces mais ont coûté plus cher à nos adversaires qu'à nous : sur un front de quatre miles (environ six kilomètres) les yankees ont été sous notre tir. Les fantassins des lignes du glacis, embusqués dans les tranchées, les ont massacrés par leurs tirs de mousqueterie. Quand les renforts yankees sont arrivés par bateaux sur la rivière, nos fantassins se sont repliés en ordre vers les lignes de recueil que nous avons organisées en arrière de la ville. Fredericksburg était vide, les habitants réfugiés plus au sud. Les soldats yankees se sont livrés au pillage, se sont soûlés.



*Une unité de Zouaves new-yorkais au pillage.  
Fredericksburg 13 décembre 1862*



J'ai eu des récits par des vieux et des nègres qui étaient restés en ville, préférant mourir que partir. En fait les officiers yankees ont dû prendre des mesures terribles pour faire cesser les pillages. Mais cela faisait nos affaires. La désorganisation des assaillants les a affaiblis au moins autant que nos tirs lors de leur offensive. Après une journée de pillage et de reprises en mains par les officiers, les yankees se sont lancés à l'assaut de nos lignes. Ils ont été courageux mais inefficaces. Nous avons perdu cinq-cents tués et blessés. Ils en ont eu treize-mille. Leur dernier assaut a été celui d'une brigade « irlandaise ». En dix minutes, ils ont presque tous été tués : deux-cent cinquante braves morts pour rien. »

Mais en décembre 1862, je n'ai pas tous ces détails. L'histoire retiendra les chiffres, les résultats, expliquera, commentera. Mais tout ce que nous apprenons au bout de quelques jours c'est que les civils yankees, le public qui paie avec ses impôts et qui envoie ses fils au front, tous ces gens sont horrifiés de cet effroyable carnage. On dit même que Lincoln pourrait bien démissionner. En fait, il n'en est rien.

Les habitants de Fredericksburg rentrent chez eux. Beaucoup de maisons ont été abîmées, on trouve dans les rues du mobilier volé que les pillards n'ont pas pu emporter, de la vaisselle brisée, des outils détériorés. Mais avec courage les gens récupèrent ce qu'ils peuvent de leurs biens et se préparent à passer l'hiver.

Le moral des Confédérés remonte un peu grâce à cette « nouvelle victoire de Lee et son bras droit "Stonewall" Jackson ». C'est faire bien peu de cas de tous les autres, mais les peuples sont ainsi qu'ils ont besoin de figures emblématiques à admirer. À admirer dans le succès parce que la faveur populaire est fort versatile et parce que la Roche Tarpéienne est bien proche du Capitole.



*Retour du Général Lee et de son état-major dans Fredericksburg libérée  
16 décembre 1862*

Toujours est-il que le front se calme pour ce début d'hiver.

La famille est inquiète du sort d'André et de ses amis. Les journaux ne disent rien des opérations spéciales, sans doute pour ne pas rappeler les expériences malheureuses de la bande de William C. Quantrill. Ce gredin est parti dans le Missouri avec une bande d'assassins et il paraît qu'ils mettent les gens en coupe réglée partout où ils passent. Sans soutien des Confédérés bien qu'une bonne partie de ses va-nu-pieds viennent de bandes d'esclavagistes invétérés, ayant les forces yankees sur le dos je doute qu'ils survivent bien longtemps dans ce Missouri où lui et ses sbires viennent d'être mis hors la loi par le général Totten, commandant la zone militaire nord du Missouri.

Malgré les inquiétudes sur la guerre en général et sur le sort d'André en particulier, la vie s'écoule douce à la plantation. Certes, il faut se restreindre dans bien des domaines, mais nous avons de quoi manger, de quoi se soigner, et nous ne voyons plus personne nous chercher noises. La station de télégraphe est toujours là mais le sapeur transmetteur est retourné au détachement de génie de Charleston. Nous avons tiré une ligne qui alimente une sonnette et lorsqu'un appel déclenche le timbre de l'appareil, cette sonnette tinte aussi. Tertullien est devenu un opérateur assez habile qui prend et envoie les messages sans peine. Il faut dire que les dépêches sont rares. Il y a eu des semaines où le seul trafic était celui des vacations techniques. On nous a laissé des bouteilles d'acide pour préparer les piles et des réserves de rondelles de cuivre et de bâtons de graphite pour fabriquer des piles indispensables au fonctionnement des sonnettes.

Pierre-Hubert junior sourit et gazouille. Hélène le nourrit encore mais il commence à apprécier les bouillies que lui prépare la Bonne Lucie. Il raffole du miel mais je ne veux pas qu'il prenne l'habitude des mets trop sucrés. Vers la fin novembre, il a goûté de la soupe de légumes allongée d'un peu de lait de vache. Il tente de se mettre debout mais tient déjà assis tout seul. À la différence des enfants des ouvriers de la plantation, il ne dort pas dans la chambre de ses parents. Comme depuis assez longtemps il dort toute la nuit, Hélène n'a pas à se lever. Maintenant qu'il peut se passer du lait maternel, il m'arrive de me lever lorsque je l'entends grogner. Une fois, vers minuit, alors que je revenais de l'avoir remis dans une position confortable pour dormir, je tombe nez à nez avec Lucie qui venait s'assurer de ce que tout allait bien. Je la rassure avant qu'elle ne se mette à crier son angoisse.

- Tout va bien. Il grognait un peu, mais il était gêné par un ruban de son bonnet.
- Mais, *ti mâle*, vous levez-vous souvent la nuit pour aller voir votre enfant ?
- Cela m'arrive. Hélène s'est levée assez souvent lorsqu'il ne prenait que le lait de sa mère. »

La brave femme sourit et repart vers son étage en secouant largement sa bonne tête de nourrice familiale. Il faut dire qu'il n'est pas plus fréquent ici qu'en Europe que les pères s'occupent des enfants en bas âge. Même lorsque j'ai voulu vérifier comment on le soignait pour sa toilette, au début, j'ai dû me gendарmer pour obtenir le droit de contrôler la pureté des savons et imposer l'usage du talc. Nous avons une carrière de gypse dans la falaise sud et à côté des couches de pierre à plâtre, j'ai découvert un filon de pierre à talc. Ce filon est assez important et je m'en suis ouvert à Pierre. Très intéressé par les propriétés pharmaceutiques du talc qu'il a du mal à recevoir depuis le Canada, lequel le lui fournissait jusqu'au début de la guerre, mon beau-frère nous a indiqué comment le traiter pour l'épurer. Après des premiers essais dans son laboratoire, il a conclu que ce filon donne un talc pratiquement sans aucune fibre asbestiforme. Au Canada, certains talcs extraits près des carrières d'amiantе présentent un caractère fibreux qui nuit à bien des utilisations ordinaire du talc, notamment en préparation des cosmétiques. Nous avons reconverti un four à production du charbon de bois qui était devenu trop petit et maintenant trois ouvriers produisent de la poudre de talc sous l'autorité de Moïse que cette « chimie » amuse.

Comme nous disposons de coton finement cardé, nous pouvons produire de la bande talquée pour les hôpitaux qui s'en servent pour soigner certaines blessures de guerre. Mais malgré le soin que nous apportons à la propreté de notre production, je crains le pire une fois les pansements arrivés sur les zones d'utilisation.

L'année 1862 se termine pour nous dans le calme mais la guerre omniprésente et l'obscurité opaque de l'avenir perturbent le plaisir que nous avons à voir Pierre-Hubert junior s'éveiller chaque jour un peu plus. Le travail à la plantation, est varié mais il reste un axe directeur à nos activités à Tertullien et moi : nous continuons à renseigner l'ambassadeur et le Gouverneur de la Guadeloupe, celui-ci par le truchement du Consul de France à Savannah.